

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item122. Val-Richer Jeudi 6 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 122. Val-Richer Jeudi 6 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Autoportrait](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Littérature](#), [Relation François-Dorothée](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Réseau social et politique](#), [Vie domestique \(François\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

### Présentation

Date1838-09-06

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitMad. de Meulan est revenue hier de Trouville, à la grande joie des enfants à qui elle a rapporté un panier de coquilles marines.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°159/189-190

### Information générales

LangueFrançais

Cote

- 375, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle),

Nature du document Lettre autographe  
Support copie numérisée de microfilm  
Etat général du document Bon  
Localisation du document Archives Nationales (Paris)  
Transcription N°122 Jeudi 6 sept. 7 heures □

Mad. de Meulan est revenue hier de Trouville, à la grande joie de mes enfants, à qui elle a rapporté un panier de coquilles marines. Quelles vives joies que celles de l'enfance ! Et pour si peu de chose ! Mais rien n'est peu quand tout est nouveau. Du reste j'ai tort aujourd'hui de remarquer les joies de mes enfants. Mad. de Meulan m'a rapporté aussi, à moi trois belles coquilles de l'Inde, pêchées dans les eaux de Trouville. Je n'ai pas sauté comme Guillaume ; mais ces trois coquilles m'ont fait plaisir. Depuis que je suis au Val-Richer, J'apprends à reconnaître le plaisir des petites choses, des ornements intérieurs, des jolis comforts, des raretés, des collections. Autrefois, je n'y pensais pas du tout. Aujourd'hui je ne sais quel instinct, encore bien obscur, m'avertit que je prépare là l'agrément de mon repos, l'amusement de ma vieillesse. Je ne songe pas encore à chercher ces babioles ; mais quand elles me viennent, elles me plaisent. Je n'ai eu dans ma vie qu'un goût très vif de ce genre, celui des livres. J'en ai beaucoup, et le goût m'avait passé. Il me revient. On vient de m'envoyer d'Angleterre quelques volumes curieux sur l'histoire de leur révolution. Instruction à part, cela m'a charmé. Je vous raconte là mes enfantillages. Je n'en suis pourtant pas au point du Chancelier Séguier qui disait à 83 ans : " C'est bien heureux ; bien des gens ont eu envie de me réduire & personne n'a jamais su comment. Pourtant on l'aurait pu, avec de beaux livres bien reliés. "

Vous m'avez menacé de n'avoir pas de lettre ce matin. J'attends pourtant avec grande impatience votre avis sur le voyage de Baden. Je pense sans cesse à ce qui vous touche. Je donnerai tant pour vous voir sortir de votre mauvaise position et surtout de votre abattement qui est bien pis qu'une mauvaise position. Aucune heure ne se passe certainement dans la journée sans que je me demande comment vous avez passé cette heure-là qu'est-ce qui l'a remplie pour vous, qu'elle était votre disposition intérieure. Vous m'êtes une préoccupation constante. Si j'étais près de vous, ce serait une occupation. Cela vaudrait mieux. Le Duc d'Orléans vient de me répondre d'une manière très aimable. Il est très heureux. Il me parle beaucoup de son bonheur privé, et de la bonne étoile de son père, dont il espère bien hésiter. Je vois que l'Empereur est retrouvé. Cet hiver que le grand Duc va passer en Italie prolongera le séjour de votre mari auprès de lui. Je suis bien aise que ce jeune homme soit mieux. L'intérêt que vous lui portez m'a gagné. Et puis, j'ai envie de voir un Prince doux sur ce trône barbare. Quoique l'histoire de ce monsieur, qu'il a fait brusquement enlever du milieu du parterre pour lui faire couper la barbe, donne la mesure de ce qu'est de, même la douceur dans ce monde là.

10 h.

Si je suivais mon premier mouvement, le mouvement qui me presse, je serais fâché comme je ne l'ai jamais été ; je vous gronderais comme je ne vous ai jamais grondée. Comment ? Je fais sur moi le plus amer effort, vous me demandez depuis quinze jours quelque chose à faire, quelque chose absolument pour sortir d'une situation que vous ne pouvez plus supporter. Je vous indique, malgré moi, en

m'oubliant moi, la seule chose qui me semble offrir quelque chance, puisque toutes les autres sont épuisées ; et vous me dites que je veux me débarrasser de vous ! Ah, Madame! Votre pénétration vous manque. Vous ne me connaissez pas ? Et moi aussi, je ne vous dis pas la moitié, pas la centième partie de ce que je sens. Si je vous le disais en ce moment, je vous affligerais beaucoup, je vous blesserais peut-être. Je ne le ferai pas. J'ai pour vous une pitié immense. Mais je vous aime encore plus que je n'ai pitié de vous. Voilà le mal. J'essaierai de vous plaindre plus que je ne vous aime. Adieu.

Je vous écrirai plus en paix demain. Il y a pourtant au fond de mon cœur, en ce moment même, une vive joie. Non, je ne vous envoie pas à Baden. Adieu. G.

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 6 septembre 1838

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 122. Val-Richer Jeudi 6 septembre 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1838-09-06.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 04/02/2023 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1506>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 29/11/2022

---

40

Mad<sup>e</sup>. de Meulan est revenue hier de Trouville, à la grande joie de son enfant à qui elle a rapporté un panier de coquilles marines. Quelle vive joie que celle de l'enfance ! et pour si peu de chose ! Mais rien n'est peu quand tout est nouveau. Du reste j'ai tout aujourd'hui de remarquer la joie de son enfant. Mad<sup>e</sup>. de Meulan m'a rapporté aussi, à moi, trois belles coquilles de l'Inde, pêchées dans les eaux de Trouville. Je n'ai pas sauté comme Guillaume ; mais ces trois coquilles m'ont fait plaisir. Depuis que je suis au Val Richer, j'apprends à reconnaître le plaisir des petites choses, des ouvrages intéressants, des jolis ouvrages, des raretés, des collections. Autrefois, je n'y pensais pas du tout. Aujourd'hui je ne sais quel instinct, encore bien obscur, m'avertit que je prépare là l'agrément de mon repos, l'amusement de ma vieillesse. Je ne songe pas encore à chercher ces babioles ; mais quand elles me viennent, elles me plaisent. Je n'ai eu dans ma vie qu'un goût bien vif de ce genre, celui des livres. J'en ai beaucoup, et le goût m'avait passé. Il me revient. Je viens de m'envoyer d'Angleterre quelques volumes curieux sur l'histoire de leur révolution. Instruction à part, cela m'a charmé. Je vous raconte là mes enfantillages. Je n'en suis pourtant pas au point du Chancelier Séguier qui disoit à 83 ans :

« C'est bien heureux ; bien des gens ont eu envie de me séduire, & même  
jusqu'ici, mais jamais de comment. Pendant on l'aurait pu, avec  
ce beaux livres bien reliés »

Vous m'avez menacé de n'avoir pas de lettre ce matin.  
J'attends pourtant avec grande impatience votre avis sur le  
voyage de Baden. Je pense l'un comme à ce qui vous touche. Je  
donnerais tout pour vous voir sortir de votre mauvaise  
position, et surtout de votre abattement qui est bien pis qu'une  
mauvaise position. Aucun heure ne se passe certainement  
dans la journée sans que je me demande comment vous  
avez passé cette heure là, qu'est-ce qui l'a remplie pour vous,  
quelle étoit votre disposition intérieure. Vous m'êtes une  
préoccupation constante. Si j'étais père de vous, ce seroit  
une occupation. Cela vaudroit mieux.

Le duc d'Orléans vient de me répondre d'une manière  
très aimable. Il est très heureux. Il me parle beaucoup de  
son bonheur privé et de la bonne étoile de son père, dont  
il espère bien hériter.

Je vois que l'empereur est retrouvé. Les bruits que le  
grand duc va passer en Italie prolongera le séjour de  
votre mari auprès de lui. Je suis bien aise que ce jeune  
homme soit mieux. L'intérêt que vous lui portez m'a  
gagné. Et puis, j'ai envie de voir un Prince d'empereur ce  
trône barbare. Quoique l'histoire de ce monarque, qui  
a fait brusquement enlever du milieu du parterre pour  
lui faire couper la barbe, donne la mesure de ce qu'est

Si je  
presse  
grande  
fais de  
quinze  
sortir  
vous in  
me l'un  
quand  
Ah, m  
l'armé  
Et  
partie  
vous aff  
par. P  
plus qu  
vous pl  
au jour  
je ne

... même la douleur dans ce monde là.  
... avec

106.

Si je choisissais mon premier mouvement, le mouvement qui me  
presse, je serais fâché comme je ne l'ai jamais été; je vous  
gronderais comme je ne vous ai jamais grondée. Comment? je  
fais des vœux le plus souvent effecés, vous me demandez depuis  
quinze jours quelque chose à faire, quelque chose absolument pour  
éviter toute situation que vous ne pouvez plus supporter. Je  
vous indignes, malgré moi, la m'oublieant moi, la seule chose qui  
me semble offrir quelque chance, puisque toute les autres sont  
épouventées, et vous me dites que je veux me débarrasser de vous!  
Ah, Madame! Votre pénétration vous manque. Vous ne me  
connaîtrez pas!

Et moi aussi je ne vous dis pas la moitié, pas la centième  
partie de ce que je suis. Si je vous le disais en ce moment, j'ai  
vous affligerais beaucoup, je vous blâmerais peut-être. Je ne le ferai  
pas. J'ai pour vous une pitié immense. Mais je vous aime encore  
plus que j'ai pitié de vous. Voilà le mal. Essayez de  
vous plaindre plus que je ne vous aime.

Adieu. Je vous écrirai plus en paix demain. Il y a peut-être  
au fond de mon cœur, en ce moment même, une vive joie. Non,  
je ne vous envoie pas à Baden. Adieu.